

Groupe d'études « La philosophie au sens large »

Animé par Pierre Macherey

07/01/2009

New Atlantis : l'utopie baconienne d'une société ordonnée au savoir (1)

Thomas More (1480-1535) et Francis Bacon (1561-1626), outre le fait d'avoir tous deux vécu, à près d'un siècle de distance, dans l'Angleterre des Tudor (et, pour ce qui concerne Bacon d'avoir aussi connu, si on ne tient pas compte de celui, éphémère et controversé, de Marie Stuart, le règne du premier roi Stuart, Jacques Ier), ont en commun d'avoir été des juristes de formation et d'avoir occupé à ce titre dans leur pays la haute fonction de Grand Chancelier, dont ils ont été ensuite destitués (toutefois, Bacon, tombé en disgrâce après avoir été accusé de malversations financières, n'a pas connu le destin tragique de More). Les relie aussi le fait qu'ils ont consacré, en marge de leurs occupations officielles en tant qu'hommes d'Etat, une partie de leurs travaux littéraires personnels à la composition d'« utopies », un genre dont More avait été l'inventeur et que Bacon a repris, en s'inspirant, pour la forme et pour certains aspects du fond, du modèle de son illustre prédécesseur, avec lequel il a sans doute cherché à rivaliser (l'ouvrage de More est expressément évoqué dans celui de Bacon, p. 115 de l'édition GF). Leurs productions dans ce genre très particulier, qui consiste en l'évocation littéraire plus ou moins détaillée et cohérente d'un régime de vie idéal incarné par la civilisation propre à une société de pure fiction, n'existant qu'à travers les mots qui servent à la décrire, ont d'ailleurs connu des fortunes comparables, et, à leur époque, ont contribué notablement à nourrir un imaginaire collectif qui doit à leurs interventions une grande part de ses points de référence.

Là s'arrête leur ressemblance : More a élaboré la fiction d'*Utopia*, d'esprit érasmien, donc soutenue par l'élan de la culture humaniste de la première Renaissance, avant d'accéder au rang éminent de Grand Chancelier, alors que Bacon s'est consacré à celle de *Bensalem*, qu'il a laissée inachevée, après en avoir été déchu, donc tout à la fin de sa vie, et dans un contexte culturel assez différent : la référence aux humanités classiques n'y détenait plus la première place, dont elles avaient été détrônées, au début du XVIIe siècle, par la science positive et la contribution que celle-ci peut apporter, par le biais de ses applications pratiques, aux progrès de la civilisation matérielle, un thème qui, sans doute, n'était pas absent de l'utopie de More, ni d'ailleurs de la culture humaniste considérée de manière large, mais qui n'y jouait toutefois pas un rôle aussi dominant. On peut avancer, en simplifiant à l'extrême, que l'utopie de More, à la différence de celle de Bacon, était davantage une utopie « littéraire », fondamentalement animée par des préoccupations éthiques et juridiques, qu'une utopie « scientifique », orientée vers des intérêts matériels pratiques. D'autre part, si l'utopie de More présentait une connotation politique forte, ce qui autorise à la ranger sous la rubrique de ce que P. F. Moreau appelle « roman de l'Etat », il n'en va pas du tout de même de celle de Bacon, qui, s'il s'intéresse prioritairement, en grand homme d'Etat qu'il est, à des problèmes de société, au sens de ce qui rend possible le perfectionnement collectif, est loin de ramener celui-ci à un conditionnement juridico-politique donnant une particulière importance à tout ce qui concerne l'organisation constitutionnelle de l'Etat, ce qui l'amène à déplacer de façon significative le point d'application de la spéculation utopique, dont par ailleurs il rétrécit considérablement le champ, en focalisant celui-ci sur la considération des activités de la communauté scientifique. Il n'est pratiquement plus question dans l'utopie de Bacon, qui ne s'intéresse pas à ce problème, de ce qui constituait l'assise essentielle de celle de More : la suppression de la propriété privée et de la forme monétaire assignée aux échanges, disposition radicalement innovante, dont découlait l'instauration d'un tout autre régime du travail, qui constituait le facteur clé du dispositif utopien dans sa forme originelle, et le plaçait en rupture par

rapport à tout ce qui était alors connu dans les faits. Remarquons d'ailleurs que, si le texte de Bacon est couramment recensé comme appartenant au genre des « utopies », dont il serait l'un des importants représentants à l'époque classique, le terme « utopie » n'y apparaît nulle part explicitement, en dépit du fait que la référence au récit de More y soit manifeste.

La *New Atlantis* de Bacon a été pour la première fois publiée en 1627, dans un recueil qui comportait également la *Sylva Sylvarum*, « forêt des forêts », une compilation d'observations concernant des questions d'histoire naturelle. Il s'agit d'une publication posthume, Bacon étant mort en 1626 : elle a été réalisée par W. Rawley, qui avait été son secrétaire, suivant des instructions qui, sans doute, lui avaient été données de manière précise par Bacon. L'édition donnée par Rawley s'achève sur la notation suivante : « La suite n'a pas été composée », qui, en l'inscrivant dans sa lettre, officialise l'inachèvement du texte, un inachèvement d'emblée indiqué, d'ailleurs, sur la page de titre de cette première édition, ainsi libellée :

« *New Atlantis*, a work unfinished, written by the Right Honourable, Francis, Lord Verulam, Viscount St Alban ».

Une note de Rawley placée en tête de la publication précise :

« Sa Seigneurie pensait aussi composer dans cette fable un système de lois, le meilleur moule ou la meilleure constitution pour un gouvernement ; mais il prévoyait que ce serait une tâche de longue haleine, et il en fut détourné par son désir de rassembler les éléments de son *Histoire naturelle*, sa préférence allant de loin à ce dernier travail. » (éd. GF de *La nouvelle Atlantide*, p. 81)

Si la rédaction du texte de Bacon avait été poussée jusqu'à son terme, il aurait donc pu comporter, à la manière de l'*Utopia* de More, l'exposé des conditions propres au « meilleur état de la chose publique » (*de optimo Reipublicae statu*), exposé en l'absence duquel il doit justement être considéré comme incomplet, comme le confirme la note finale de l'édition de Rawley : et rien n'empêche le lecteur de combler cette lacune, en cherchant par ses propres moyens à se représenter comment le régime propre à *Bensalem*, tel qu'il est évoqué en étant ramené à quelques éléments significatifs d'une particulière importance, aurait pu être organisé et fonctionner sur un plan proprement politique, à l'aide d'institutions appropriées, point sur lequel Bacon s'est abstenu de s'expliquer. Mais la note liminaire de l'éditeur, outre qu'elle signale ce manque de tout un pan de l'élaboration utopique, qui aurait pu et dû normalement figurer dans le texte si sa rédaction avait été menée à son terme, donne également les raisons pour lesquelles Bacon a renoncé à développer ce point précis : à la fois, parce qu'il y voyait beaucoup de difficultés, à la résolution desquelles il lui eût fallu déployer des trésors d'ingéniosité et consacrer un temps considérable, et parce qu'il estimait qu'il y avait une bien meilleure façon d'employer ce temps, en poursuivant ses recherches scientifiques sur des questions naturelles, dans le sillage de l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien qu'il avait prise pour modèle, ce qui lui paraissait incomparablement plus important. Ceci posé, l'inachèvement du texte de *New Atlantis* revêt une signification nouvelle, et même, si on peut dire, fait sens positivement par lui-même : il s'agit d'un inachèvement concerté, résultant d'un choix réfléchi et raisonné dont l'auteur, par l'intermédiaire de l'éditeur de son texte, assume la responsabilité pleine et entière, et non d'une incomplétude par défaut, due à une négligence ou à une incapacité, et en conséquence de portée uniquement négative ; l'absence de développements proprement politiques dans l'utopie baconienne résulte en effet de ce que ceux-ci n'ont pas paru suffisamment intéressants ou pertinents à l'auteur pour qu'il se sentît tenu d'y faire place, l'essentiel se situant à son point de vue ailleurs, et en particulier, - en dehors d'études scientifiques menées d'autre part hors fiction, du moins en principe, comme celles dont les résultats sont consignés dans la *Sylva Sylvarum* -, dans la partie effectivement rédigée du texte, celle à laquelle son auteur a reconnu une valeur suffisante pour qu'il y consacraît la partie de son précieux temps prélevée sur ces autres études qui retenaient prioritairement son attention, et qu'il a estimée susceptible, en dépit de son inachèvement, d'être publiée en l'état. Pour cette raison, l'utopie baconienne peut être considérée, sinon comme complète, du moins comme suffisamment significative à sa manière, dans la mesure où, non seulement elle ne fait l'impasse sur rien d'important, mais, par son inachèvement même, elle arrive à faire mieux ressortir encore ce qui compte le plus, dont, grâce à ses lacunes, elle fait ressortir le caractère décisif par lequel il l'emporte sur tout le reste, ce qui a pour conséquence

que ce qui manque factuellement dans la composition de l'utopie ne lui fait cependant pas défaut sur le fond, bien au contraire.

Rien n'interdit d'ailleurs de supposer que, si Bacon s'est dispensé de préciser la nature proprement politique de sa « Nouvelle Atlantide », c'est parce qu'il pensait que ce que la civilisation qu'il attribue à celle-ci apporte de réellement original sur un autre plan pourrait à la limite convenir à n'importe quelle forme d'organisation étatique, à laquelle elle apporte, quelle qu'en soit formellement la constitution, les moyens de s'améliorer sur le fond. C'est, en gros, cette interprétation que propose Didier Deleule dans son article « Francis Bacon : réforme de l'Etat ou réforme de la société ? » (*Revue Philosophique*, t. CXCIII, n°1, janvier 2003, p. 79-101), qui fait le tour de cette question. La perspective adoptée par Bacon justifie que, à la différence de More, il n'ait pas construit son écrit en forme de diptyque mettant en vis-à-vis, dans une première partie la déplorable situation dans laquelle se trouve la société actuelle, et dans une seconde partie la construction utopique qui, par opposition, vient en corriger les défauts : mais, rejetant une telle mise en perspective, qui place en vis-à-vis en les confrontant terme à terme être et devoir être, il s'est restreint à la relation de la culture utopienne ramenée à ses traits essentiels, donc expurgée de tout ce qui lui semble accessoire, sans chercher à la faire apparaître en alternative à ce qui existe, ce qui est une manière de la placer implicitement en continuité avec celui-ci. De ce point de vue, la question de savoir si la construction utopique est ou non « réaliste » politiquement, et quelles conditions sont requises pour qu'elle puisse passer dans les faits, une question que ne peut manquer de se poser le lecteur de More, lui-même exact contemporain de Machiavel, n'est plus pertinente, du moins au même degré, s'agissant de Bacon, qui ne procède pas à une remise en cause radicale du régime politique existant, l'essentiel se situant à ses yeux ailleurs.

De manière générale, la conception de la temporalité sur laquelle s'appuie Bacon, qui exploite à fond les idées de progrès et d'avancement, le fait en excluant tout ce qui pourrait s'apparenter à une rupture ou à une discontinuité. L'éditrice française la plus récente de *La nouvelle Atlantide*, Michèle Le Doeuff, tire argument, en vue d'étayer la thèse selon laquelle le texte de Bacon, tout en étant inachevé, n'en est pas moins complet à sa manière, rien de réellement important ne lui faisant défaut, de la façon dont Bacon avait conclu un autre de ses ouvrages, *On the Proficiency and Advancement or Learning* (1605), ou *De dignitate et augmentis scientiarum* (intitulé de la traduction latine parue en 1623) :

« Ainsi, j'ai modelé une sorte de petit globe du monde intellectuel, avec autant de fidélité et de vérité que j'ai pu en découvrir. J'ai noté et décrit des parties qui m'ont semblé ne pas être fermement occupées ou ne pas être bien cultivées par le travail de l'homme. Si en cela je me suis parfois écarté de ce qui est couramment reçu, ce fut dans l'intention de procéder *in melius* (en mieux) et non *in aliud* (différemment), dans un esprit qui tend à l'amélioration et au développement, non au changement et à la transformation. Je ne pouvais pas être fidèle au sujet que je traite, si je n'avais été désireux d'aller plus loin que les autres, et si je n'avais pas souhaité encore plus voir d'autres aller à leur tour plus loin que moi. » (*Du progrès et de la promotion des savoirs*, éd. Gallimard/coll. Tel, 1991, p. 292)

Ce passage permet effectivement de dégager ce qui singularise la démarche de Bacon, à savoir, pour reprendre la formule qu'il utilise ici, sa volonté d'« aller plus loin », donc, non pas de rompre définitivement avec ce qui est en usage, en procédant *in aliud*, mais, en procédant au contraire *in melius*, de le prolonger et de le perfectionner, cette notion de perfectionnement étant cruciale en vue de comprendre le sens d'une entreprise qui se situe dans une perspective, non de fermeture, ce qui serait le cas si elle se contentait d'opposer frontalement un système à un autre, mais d'ouverture, qui rend discutable et vaine une telle confrontation. A quoi s'ajoute, ce qui est remarquable, qu'aller plus loin, ce n'est pas, en conséquence, aller jusqu'au bout ou y prétendre : Bacon présente sa propre position comme constituant uniquement une étape dans le déroulement d'un procès plus large, qui devra se poursuivre au-delà de lui, et ainsi « aller encore plus loin » ; car, c'est sur cette thèse que repose toute sa conception de la science et de la société, on n'en a jamais fini d'aller plus loin, dans le sens d'un développement sans terme prédéfini, ce qui fait déjà penser à la notion de « perfectibilité » telle qu'elle sera développée au siècle suivant. C'est pourquoi, à la notion de perfection, qui sous-tend le concept de l'Etat parfait (*optima res publica*),

dont la représentation idéale se révèle en dernière instance anhistorique dans la mesure où elle met artificiellement un terme au mouvement de l'histoire, Bacon préfère celle de perfectionnement, qui, au contraire, suppose le déploiement temporel d'une histoire devant perpétuellement se poursuivre au-delà de toute limite assignable.

Dans la forme « inachevée » où elle se présente, ce qui exprime que sa matière même est vouée à l'inachèvement, puisqu'elle est entraînée dans un mouvement de perfectionnement qui ne peut avoir de fin, l'utopie de Bacon se caractérise donc par le fait qu'elle privilégie, au détriment d'autres éléments, orientés vers la politique, qu'un lecteur de More s'attendrait à y voir figurer, certains aspects spécifiques de la civilisation et de la culture qui, précisément, tendent dans le sens de ce perfectionnement, comme ceux qui tournent autour de l'existence d'une « institution » d'un genre tout à fait à part, marginale, ou du moins en réserve, par rapport à celles qui occupent le champ politique, institution propre à la Nouvelle Atlantide, et dont on chercherait vainement un équivalent dans l'*Utopia* de More : la « Maison de Salomon », à propos de laquelle il est dit au début de texte qu'elle est « l'œil même de ce royaume » (p. 94) ; cette formule métaphorique, qui comporte sans doute une connotation rosi-crucienne, signifie immédiatement le rôle capital joué par cette institution, sous le « regard » de laquelle est placé l'ensemble du fonctionnement de la civilisation propre à la Nouvelle Atlantide. *Bensalem*, la communauté imaginaire évoquée par Bacon à l'aide des moyens de la fiction, et la « Maison de Salomon », pièce centrale de cette fiction dont elle constitue symboliquement l'œil, donc le principe ultime d'intelligibilité, c'est en quelque sorte la même chose, comme leurs dénominations le suggèrent manifestement, en plaçant l'une et l'autre sous la caution et la protection symboliques du roi des hébreux auquel elles doivent idéalement leur principe d'organisation : Bacon leur donne par ailleurs pour créateur un héros mythique, qui fait pendant à l'*Utopus* de la fiction de More, et qu'il appelle *Solamona*, d'un nom qui, à nouveau, fait manifestement écho aux précédents.

Nous aurons par la suite à revenir plus longuement sur les caractères originaux de cette Maison de Salomon, « Maison » au sens de « Collège » précise aussitôt Bacon (p. 94), c'est-à-dire un lieu de rassemblement, d'échange et de communication, dont on comprend qu'il constitue un modèle et un ferment d'organisation collective : le collectif, le sociétal dirions-nous aujourd'hui, c'est aussi, peut-être même d'abord, ce qui est placé sous le regard du collégial, c'est-à-dire de ce qui résulte d'une association entre des personnes et des activités se consacrant à des buts communs qui les réunissent dans les conditions d'une complète solidarité issue de leurs échanges et de leurs débats. Plus loin, Bacon présente cette collectivité dans les termes suivants :

« ... un Ordre ou Société que nous appelons la Maison de Salomon – la plus noble fondation, selon nous, qui fut jamais sur terre et le flambeau de ce royaume. Elle est consacrée à l'étude des œuvres et des créations de Dieu. » (p. 104)

Et lorsque l'un des « Pères » de cet ordre tout à fait à part consentira à en délivrer les secrets à l'étranger venu inopinément aborder aux rives de l'île où il prospère à l'abri des regards, y compris de ceux qui en sont les occupants naturels, qui sont placés sous l'œil de cette institution mais, eux-mêmes, ne la voient pas, ce qui peut faire penser à l'œil qui, également dans une ambiance de société secrète, symbolise l'ordre de Malte, il en expose les finalités dans ces termes :

« Notre fondation a pour fin de connaître les causes et les mouvements secrets des choses, et de reculer les bornes de l'empire humain en vue de réaliser toutes les choses possibles. » (p. 119)

Concrètement, il s'agit donc d'un organisme de recherche, sorte de CNRS avant la lettre : on voit généralement en Bacon l'un des premiers inspirateurs du mouvement de création d'Académies scientifiques qui, lancé en Angleterre puis répandu à l'Europe tout entière, marquera toute la seconde moitié du dix-septième siècle. Cette institution d'un type tout à fait particulier a pour principale finalité le développement de la connaissance de la nature : ce développement, estime Bacon, ne peut se faire correctement que dans le cadre d'une Maison ou d'un Collège qui, en le soustrayant à l'initiative individuelle et privée, lui confère un caractère public, sur la base de la reconnaissance de son importance pour la société tout entière, sans que cependant cela remette en cause le caractère réservé de ses opérations, qui continuent à s'effectuer à part, dans le plus grand secret, loin du regard de tout un chacun et même, comme nous le verrons, des responsables

politiques de l'Etat, qui ne détiennent sur lui aucun droit de regard, donc aucune autorité. Là est la thèse cruciale défendue par Bacon : *Bensalem*, c'est-à-dire Jérusalem en mieux, donc la forme idéale de société parfaite qui a su tirer pleinement parti du progrès des connaissances naturelles, c'est la civilisation qui accorde un rôle privilégié à une société de savoir, organisme collectif et collégial de recherche, dont elle fait son « œil » tourné vers le reste du monde qu'il regarde dans son ensemble. C'est la raison pour laquelle la culture de cette forme parfaite de société, qui tire sa perfection du fait d'être ordonnée au savoir, n'est pas liée à l'existence d'un Etat particulier, mais concerne et intéresse tous les Etats existants, sans qu'il soit nécessaire de tenir compte de la manière dont ils sont organisés politiquement.

Ouvrons ici une brève parenthèse : lorsque, dans la première moitié du XIXe siècle, des auteurs comme Saint-Simon et Comte théoriseront la séparation d'un pouvoir proprement spirituel, adossé aux progrès de la connaissance scientifique, et d'un pouvoir temporel, qui s'occupe au jour le jour de la conduite des affaires politiques de l'Etat, leur démarche se situera dans le prolongement de celle de Bacon. Le « Temple de Newton », dont, en 1803, Saint-Simon décrit les normes de fonctionnement dans ses *Lettres d'un habitant de Genève* (dont le contenu a été étudié au cours de la séance de « La philosophie au sens large » du 14/3/2007), rejoue à sa manière l'idée que Bacon avait incarnée dans son évocation de la « Maison de Salomon ». Dans le « territoire sacré », comme l'appelle Saint-Simon, du Temple de Newton, il est fait place à des activités de recherche (laboratoires), d'enseignement (écoles), et à côté de celles-ci à des activités de production (ateliers) : faire cohabiter ces diverses instances dans un même espace, dont la valeur symbolique est fortement soulignée, a pour but de révéler le lien caché qui les lie, et par là de faire de l'organisme qui gère les démarches liées au savoir, organisme dont l'économie est soigneusement et rituellement distribuée, un paradigme de la cité tout court, dont les occupations courantes sont appelées à se modeler sur son image et selon son rythme, celui propre à « une administration des choses » et non à « un gouvernement des hommes », - formule dont Saint-Simon est l'inventeur et qui aura après lui une fortune considérable -, ce qui doit avoir à terme un effet régulateur sur ces occupations, et remédier aux conflits qu'elles génèrent spontanément. Cette subordination du politique au social, représenté à travers la figure exemplaire d'une société de savoir, se trouvait déjà à la base de la démarche de Bacon qui, vue sous cet angle, apparaît comme radicalement innovante par rapport à celle de More.

Que Bacon, lorsqu'il s'est occupé, à la fin de sa vie, à composer une utopie, ait donné à celle-ci cette orientation spécifique, marquée par la place assignée à ce que nous venons d'appeler une société de savoir, n'est en rien surprenant. Si Bacon représente un moment significatif dans l'histoire des idées, c'est précisément parce que, l'un des premiers, il a reconnu, de façon visionnaire, l'importance du rôle joué par la connaissance scientifique pour le progrès social, ce qui s'est traduit par le fait que, tout en exerçant les plus hautes fonctions politiques auxquelles le destinaient ses origines familiales, il a été à titre personnel ce qu'on peut appeler un fou de science, profondément convaincu que le développement humain ne peut être séparé de l'acquisition de connaissances nouvelles, par lesquelles l'homme peut espérer se rendre, ainsi que le dira un peu plus tard Descartes, « comme maître et possesseur de la nature », dans le cadre d'une société d'abondance, donc de bien-être, où il se rapprochera de la félicité, tout en en déplaçant au fur et à mesure les marques.

Ce qui apparie sur le fond le scientifique et le social, d'où il résulte à la fois que la science ne peut progresser en dehors d'un contexte socialisé et que la société a besoin de la science pour se perfectionner, c'est que l'un et l'autre sont assignés à une perspective de développement temporel. La page de titre de la première édition de *New Atlantis* était illustrée d'une vignette mentionnant la devise « *Tempore patet occulta veritas* », « La vérité cachée se révèle au fil du temps », à laquelle, dans les éditions ultérieures, a été substituée celle-ci : « *Veritas filia temporis* », « La vérité fille du temps », qui offre une sorte de condensé de l'épistémologie baconienne. La formule commentait une image donnant à voir un satyre barbu armé d'une faux, l'erreur, qui chasse devant lui une jeune femme dénudée, la Vérité, sous le regard d'un vieillard qui tient à la main un sablier, le Temps. Le

sens de l'allégorie semble être le suivant : la vérité ne se livre que peu à peu, contrainte et forcée par des moyens appropriés, qui la font sortir de l'ombre dans laquelle spontanément, par pudeur, elle s'enveloppe. Mais, en même temps, la figure qui sert à exprimer cette idée présente une dimension fortement sexualisée : l'acte par lequel la nature consent à délivrer ses secrets, - nous avons déjà pu constater, et nous aurons confirmation par la suite, que le schème du secret est consubstantiel à l'imaginaire baconien qui le fait jouer dans tous les domaines sans exception -, est un viol, la conséquence d'une agression, d'où résulte une union qui se révèle à terme féconde ; or la thématique de la fécondité, clé de l'abondance au sens d'un procès de développement en constante expansion, joue elle aussi un rôle crucial chez Bacon, dans la mesure où elle imprègne à la fois sa conception de la science et celle de la société, dont les progrès sont rigoureusement concomitants.

La conception baconienne de la science, dont l'exposé le plus rigoureux se trouve dans le *Novum Organum scientiarum*, partie de son *Instauratio Magna* à laquelle Bacon a longtemps travaillé et qui a trouvé sa forme définitive en 1620, est dominée par la catégorie de « *scientia operativa* », qui se situe à l'articulation entre les démarches proprement théoriques de l'esprit connaissant et la tentative d'agir en pratique sur le monde en vue de le transformer, dans la perspective d'une amélioration des conditions de la vie humaine : la science, dans sa dimension cognitive et expérimentale, constitue ainsi la forme par excellence d'appropriation du monde naturel par l'homme. On a souvent fait grief à Bacon d'avoir par ce biais ramené la connaissance scientifique sur le terrain de l'expérience pure, au détriment des exigences rationnelles de l'esprit. Or les choses se révèlent à l'examen beaucoup plus complexes : Bacon est loin de confondre l'expérimentation, qui conditionne à ses yeux les progrès de la connaissance, et l'expérience dans ses formes spontanées et obvie ; si son souci principal est, comme cela vient d'être dit, d'articuler entre elles théorie et pratique, ce n'est pas en sacrifiant l'une à l'autre, ce qui aurait pour conséquence de subordonner la recherche fondamentale à la recherche appliquée, et par là, à terme, d'en tarir la créativité propre en la restreignant dans une perspective d'utilité immédiate : son idée est que l'une et l'autre ne peuvent progresser séparément, mais qu'elles se stimulent réciproquement, ce qui le distingue de Descartes pour qui les bases rationnelles de la science doivent être posées de manière autonome, avant de pouvoir être rapportées à des objectifs appréciables en termes d'utilité, car les fruits de l'arbre, qui ne poussent pas directement sur son tronc, ne peuvent être cueillis qu'au bout de ses branches, lorsque celles-ci auront complètement poussé. L'esprit tel que Bacon le conçoit est un miroir de la nature, qui capte et fixe les signes que celle-ci lui envoie, ce qui ne veut cependant pas dire qu'il se limite à une fonction mécanique d'enregistrement : car les capacités réflexives de ce miroir sont en permanence offusquées par des « idoles », que le travail de la preuve expérimentale a pour but de traquer une à une, une fois déposée la tentation de les faire disparaître toutes à la fois, en reconstruisant *a priori* un système complet de la réalité pouvant être présenté comme vrai dans l'absolu.

Dans la perspective propre à Bacon, l'esprit est en effet incapable de prouver absolument quoi que ce soit de manière définitive, donc d'établir positivement des bases fermes du savoir non susceptibles d'être remises en cause par la suite : tout ce qu'il peut faire, c'est, par des procédures appropriées, et en particulier en faisant intervenir ce qu'il appelle des tables d'erreur, invalider des illusions, en soumettant tout ce qui se présente à son examen à l'épreuve de la falsificabilité, ce qui d'une certaine manière anticipe sur la conception épistémologique de Popper. Au point de vue de Bacon, un fait ne peut être considéré comme probant que tant qu'il n'est pas infirmé par un autre, ce qui est encore une manière de présenter la vérité comme étant « fille du temps », de la seule autorité duquel elle dépend. Ce point est très bien expliqué par Victor Brochard dans son article sur « La philosophie de Bacon » :

« L'idée essentielle de Bacon, celle qui est bien à lui et qu'on peut appeler sa grande idée... est celle-ci : dans la véritable induction, il ne faut pas tenir compte seulement des cas favorables, c'est-à-dire des propositions affirmatives, mais aussi des cas défavorables, ou des propositions négatives. C'est là tout ce qui fait la différence de l'induction vulgaire et de l'induction savante. La première se contente de constater un certain nombre de faits, qu'elle généralise ensuite ; elle procède *per enumerationem simplicem*, ce qui ne signifie pas... une énumération de tous les cas possibles, et pas davantage l'énumération de quelques cas particuliers, mais une simple énumération, sans critique, sans compte tenu des

cas défavorables ou contraires... : c'est en un mot le procédé qui consisterait à dresser une table de présence sans table d'absence. Le propre de l'induction savante, au contraire, c'est de compter les faits, d'y introduire la mesure et la comparaison, d'établir une balance, et de conclure non par un procédé sommaire, mais avec réflexion et en pleine connaissance de cause. » (V. Brochard, *Études de philosophie ancienne et de philosophie moderne*, nouvelle édition publiée chez Vrin en 1966, p. 307)

En pleine connaissance de cause veut dire : une fois éliminé tout ce qui peut venir obscurcir la manifestation de la vérité, ce qui nécessite une démarche spécifique de l'esprit connaissant, soumise à des normes propres de régulation. La méthode telle que Bacon se la représente n'a pas pour prétention, comme celle de Descartes, de fonder des vérités, mais son objectif principal est d'écarter des erreurs, dont le risque revient sans cesse au fil du temps, de ce temps dont la vérité est fille.

Tout à la fin de sa présentation de l'organigramme de la Maison de Salomon, Bacon mentionne un département dont on s'attendrait plutôt à voir figurer les activités dans le cadre d'un répertoire de farces et attrapes ou de tours de prestidigitation :

« Nous avons également des maisons consacrées aux erreurs des sens ; là nous produisons de prodigieux tours de passe-passe, de trompeuses apparitions de fantômes, des impostures et des illusions, et nous en montrons le caractère fallacieux. Vous n'aurez certainement pas de peine à croire que nous, qui possédons tant de choses merveilleuses qui sont pourtant tout à fait naturelles, nous serions capables, dans un grand nombre de circonstances, de tromper les sens, si seulement nous voulions maquiller lesdites choses en travaillant à les faire paraître plus miraculeuses qu'elles ne sont. Mais nous détestons toute tromperie et tout mensonge, à un point tel que nous avons sévèrement interdit à tous nos confrères, sous peine de déshonneur et d'amendes, de présenter, enjolivé ou rendu plus imposant qu'il n'est, quelque phénomène naturel que ce soit. Ils doivent au contraire présenter les choses telles quelles, sans adultération, sans leur prêter en rien une allure usurpée de prodige. » (éd. GF, p. 129)

Ce passage étonnant témoigne de l'intérêt de Bacon pour ce qu'on appelait à l'époque les « sciences curieuses », dont la *Magia naturalis sive de miraculis rerum naturalium* de Giambattista della Porta (1558) était la représentante la plus connue, qui avait également retenu l'attention du jeune Descartes. Ces pratiques sont intégrées à l'ordre du savoir dans la mesure où elles permettent de mieux maîtriser les mécanismes par lesquelles sont engendrées des erreurs et des illusions, ce qui permet à terme de dépouiller les phénomènes naturels du caractère de prodiges et de merveilles avec lesquels, souvent, ils se présentent à première vue. La science, dans la représentation qu'en propose Bacon, s'affronte en permanence au problème de l'erreur, un problème qu'aucune procédure rationnelle ne permet d'éliminer une fois pour toutes, ce qui reviendrait à priver la vérité de son ascendance temporelle.

Cette manière de concevoir le savoir est profondément novatrice à sa manière : la science expérimentale promue par Boyle dans le cadre de ses « laboratoires », les tout premiers de l'époque moderne, se situera dans son prolongement, et on peut dire que Bacon appartient à la sphère de ce que Henri Gouhier appelle un « pré-positivisme », annonçant des pratiques scientifiques qui seront complètement mises en œuvre au XIX^e siècle sur des bases philosophiques dont, incontestablement, il a eu le pressentiment. Mais le paradoxe est que, chez lui, cette capacité d'anticipation cohabite avec un non moins indiscutable archaïsme. Contemporain de la grande révolution scientifique qui a irrévocablement installé le régime de notre « modernité », Bacon en a ignoré pour l'essentiel les apports : il n'a pas bien compris l'importance et la portée exacte des découvertes de Galilée, et il s'est frontalement opposé à Harvey. Surtout, il est à cent lieues de considérer la nature comme un livre écrit dans le langage des mathématiques, discipline à laquelle il refuse de reconnaître une quelconque primauté, celle-ci ne représentant que l'une des idoles dont l'esprit est assiégé et qu'il lui faut combattre. Dans la Maison de Salomon, il y a bien des locaux consacrés à l'étude de cette science, dont, après s'être longuement étendu sur ceux où sont étudiées les propriétés de la lumière, des sons, des odeurs, il fait mention brièvement, en faisant comprendre, de par la manière dont il la présente, qu'il la considère comme une science expérimentale à côté des autres, ne pouvant revendiquer sur elles aucune supériorité, et en conséquence dépossédée du droit d'exercer sur elles une quelconque hégémonie :

« Nous possédons aussi une maison de mathématiques où l'on trouve tous les instruments possibles, aussi bien de géométrie que d'astronomie, exécutés avec une précision parfaite. »
(éd. GF, p. 129)

Le modèle d'une activité scientifique, à laquelle il a lui-même consacré personnellement ses efforts en dehors de son entreprise de définir, sur un plan général, de nouvelles orientations pour la connaissance, lui est fourni par les sciences naturelles et leurs répertoires de faits attestés et classés : savoir, ce n'est pas pour lui démontrer, ni *a fortiori* fonder, mais c'est recueillir et ordonner des informations passées au crible de la preuve expérimentale, ce dont fournit clairement l'illustration sa formule de la *Sylva Sylvarum*, une forêt particulièrement touffue dont il faut patiemment débroussailler les passages, en ayant conscience qu'il ne sera jamais possible de supprimer l'extraordinaire complexité de sa texture, qui, de toutes façons, ne livre ses secrets qu'au compte-goutte, au fil du temps, dont la vérité est la fille.

Si on le compare à celui de More, le texte de *New Atlantis* porte la marque de l'inachèvement aussi bien pour ce qui concerne sa composition que pour ce qui concerne son contenu. Sa structure narrative se trouve simplifiée à l'extrême, au point de paraître gauche : le récit du voyageur anonyme que les hasards de sa navigation ont mis en contact avec la civilisation de Bensalem se déroule au premier degré, en l'absence de la procédure de mise en abîme qui, chez More, donne un tout autre relief à celui d'Hythlodée. Lorsqu'il a rédigé ce que la note introductive de Rawley appelle sa « fable », Bacon est allé directement à ce qui lui importait, sans se préoccuper d'en soigner et d'en coordonner la présentation formelle, qui de ce fait revêt une allure schématique, quelque peu irrégulière et décousue : son objectif n'est pas de faire de la littérature cultivée et savante, un projet sophistiqué qu'on peut au contraire imputer à More, héritier sur ce point d'Erasmus, mais de mettre en valeur certains points en les exposant sous un biais inattendu, au détriment du reste. Ces points, les seuls qu'il ait pris le temps de développer, sont essentiellement au nombre de trois : le premier concerne le rapport paradoxal que Bensalem entretient avec le reste du monde ; le deuxième concerne la valeur centrale que sa culture assigne à la famille patriarcale et à la politique nataliste dont elle constitue le pilier ; le troisième, le plus important sans doute, ce qui justifie que son exposition soit placée en dernier, concerne la Maison de Salomon, l'institution innovante qui confère à cette culture son tour singulier. A première vue, le lien entre ces trois thèmes privilégiés par Bacon, qui les fait se succéder sans se soucier de les lier systématiquement entre eux, n'est guère apparent, ce qui n'empêche que certaines préoccupations communes les traversent, qu'il revient au lecteur d'explicitier.

Bensalem, comme Utopia est une île : une île naturelle toutefois, sur le modèle de l'Angleterre, et non une île artificielle comme celle dont parle More, qui a été voulue et façonnée telle suite à la décision fondatrice d'Utopus et aux grands travaux qui ont résulté de celle-ci. Lorsqu'ils y abordent sans l'avoir cherché, suite à une tempête qui les a détournés de leur route, les voyageurs entrent d'abord en contact avec elle par le biais d'une institution spécialement conçue à cet effet : la « Maison des étrangers », structure d'accueil dans laquelle ils sont placés en quarantaine, avant d'être progressivement initiés aux quelques aspects de la civilisation utopienne qu'il leur sera donné, non sans parcimonie, de connaître. A Bensalem, les visiteurs extérieurs, qui de toutes façons sont rares, - le récit de Bacon précise qu'il n'y en avait pas eu un seul pendant les trente-sept années qui ont précédé l'épisode qu'il relate -, ne sont pas désirés, ils y sont d'abord perçus comme des importuns, et, si on ne les repousse pas en les rejetant à la mer, on prend cependant beaucoup de précautions pour les recevoir, sans cependant adopter à leur égard une attitude discourtoise ou malveillante. Le responsable de la Maison des étrangers, lorsque, après une période d'observation, il consent à venir leur parler, leur déclare :

« Nous autres, habitants de Bensalem..., avons ceci de particulier que, grâce à notre isolement, au secret que nos lois enjoignent à nos navigateurs, grâce également au fait que nous laissons entrer peu d'étrangers, il se trouve que, nous qui connaissons bien la plus grande partie du monde habité, nous sommes, nous, complètement inconnus. » (éd. GF, p. 92-93)

Cette confiance résume parfaitement ce que la position de Bensalem comporte de paradoxal, qui la rend à sa manière unique : sa culture est ouverte sur le reste du monde, qu'elle pénètre parfaitement de fond en comble ; mais l'ouverture qu'elle pratique reste à sens unique, dans la mesure où, par ailleurs, elle se maintient renfermée dans un isolement protecteur, qui la maintient à part des autres peuples, dans un ailleurs réservé, proprement insulaire, où la spéculation utopique peut continuer à prospérer sans risquer d'altérer sa pureté, qui doit rester intangible. Connaître sans se faire connaître : telle pourrait être la devise du système bensalémien, conformément à la métaphore de l'œil qui, pour mieux porter sur toutes choses un regard panscopique ou panoptique, doit s'être rendu lui-même invisible.

De là une obsession du secret, qui s'explique par les particularités de l'histoire du pays révélées au cours d'un ultérieur entretien. Celles-ci font comprendre ce qui a valu à Bensalem l'appellation de « Nouvelle Atlantide » : elle est la partie restée émergée de la Grande Atlantide antique, dont la civilisation a sombré suite à un déluge ; parcelle épargnée par le désastre, elle a réussi à survivre, ce dont le mérite revient pour la plus grande part aux initiatives prises mille neuf cents ans auparavant par Solamona, dont le règne est en conséquence à peu près contemporain de celui d'Utopus (éd. GF, p. 102). Ce grand réformateur, un autre Salomon, a réussi, en préservant les conditions qui avaient provoqué, de manière naturelle au départ, son isolement du reste du monde, à perpétuer, ou plutôt à réactiver et à renforcer les ferments de vie sociale qui avaient existé antérieurement dans la primitive Atlantide, à l'époque d'un Âge d'or depuis longtemps disparu et passé à l'état de mythe. Solamona a été conduit dans son action par l'idée que l'Etat dont il avait la responsabilité devait, pour se conserver, pratiquer une totale autosuffisance, ce à quoi l'autorisaient ses ressources propres, et que, en conséquence, il fallait éviter à tout prix que cette autosuffisance fût compromise, altérée, déstabilisée, par l'intervention d'éléments extérieurs :

« Ce roi jugea alors que rien ne manquait pour poursuivre ses nobles et héroïques desseins, sinon d'assurer, aussi loin que la prévoyance humaine en est capable, la perpétuité de ce qui était, de son temps, établi avec tant de bonheur. Voilà pourquoi l'une des lois fondamentales qu'il légua à ce royaume a pour objet d'interdire ou de réglementer l'accès de notre territoire aux étrangers : car il était encore fréquent, à cette époque, ... que des étrangers nous rendent visite. Or notre roi redoutait les innovations et le mélange des mœurs. » (éd. GF, p. 103)

Comme Utopia, Bensalem place au premier rang l'idéal de perpétuation de ses capacités et de ses valeurs propres, dans une perspective de conservation qui n'exclut cependant pas les possibilités de développement que lui offre, grâce aux avancées de la science opérative, le progrès technique : les seuls changements qu'elle admet doivent s'opérer dans la continuité, *in melius*, et non *in aliud*, dans une perspective de rupture. C'est la raison pour laquelle, en s'enfermant dans un impénétrable secret, on s'y protège contre le trouble que pourraient venir provoquer des apports étrangers. Ce schème du secret, condition de la survie, et d'une survie conciliée de façon dynamique avec un objectif d'amélioration, est au centre de la démarche de Bacon, et ceci sur tous les plans, y compris celui de l'épistémologie : l'entreprise de la connaissance n'a selon lui d'autre but que d'arracher ses secrets à la nature, qui, elle aussi, tend par sa puissance propre, en soi immuable, à les rendre inviolables en les protégeant contre les regards indiscrets qui tentent de les percer. Le monde baconien est un monde où il y a partout du secret, du mystère, ce qui constitue l'enjeu fondamental auquel sont confrontées les activités humaines, qui doivent en affronter les risques et les détourner à leur profit, en procédant à la conversion de l'obscurité en lumière.

Cependant, si la culture de Bensalem se méfie de ce qui peut lui arriver de l'extérieur, en quoi elle voit spontanément une menace potentielle, elle n'est pas pour autant confinée une fois pour toutes dans d'étroites limites régionales qui interdiraient de reconnaître à ses démarches une portée universelle. La première question adressée de loin aux voyageurs lorsqu'ils approchent de l'île, c'est « Êtes-vous des chrétiens ? » (éd. GF, p. 86), ce qui laisse entendre que le peuple bensalémien, en dépit de l'isolement prescrit par Solamona trois cents ans avant notre ère, a été christianisé, à la différence de celui d'Utopia demeuré fidèle au paganisme de ses origines lorsqu'il est découvert au début du XVI^e siècle par des navigateurs européens : et d'ailleurs, lorsque les habitants de l'île créée par Utopus sont initiés au christianisme par des voyageurs étrangers, comme

ils l'avaient été, dans des conditions analogues, à des techniques qu'ils ignoraient comme celle de l'imprimerie, ils accueillent cette révélation avec le plus grand intérêt, donc positivement, mais sans se sentir pour autant obligés d'effectuer une conversion en masse, dont ils ne conçoivent pas la nécessité, car ils ne voient après tout dans ce christianisme qu'on leur apporte d'au-delà des mers qu'une religion à côté de toutes les autres qu'ils laissent pacifiquement cohabiter chez eux, - solution œcuménique d'une particulière audace, qui étonne de la part du fidèle partisan de l'Eglise catholique que Thomas More a été dans la vie réelle, et repose sur une conception révolutionnaire, à tous égards « utopique », de la vie religieuse, modelée sur le principe de la *pax fidei* ; mais, au temps de Bacon, après les ravages des guerres de religion, une telle vue n'est plus du tout de mise, ce qui explique que la contribution de celui-ci au genre de l'utopie porte d'emblée la marque indélébile du christianisme, la seule religion reconnue comme viable sur un plan d'universalité. La conversion de Bensalem au christianisme, la religion qui a pour vocation propre de convenir à tous les peuples et non seulement à un seul, a nécessité, en raison du parfait isolement dans lequel l'île se maintient pour se protéger, une intervention exceptionnelle : l'arrivée par voie de mer d'une arche miraculeuse, envoyée par l'apôtre Barthélémy, dans laquelle étaient renfermés les textes fondateurs de l'Ancien et du Nouveau testament, ces derniers avant même qu'ils eussent été rédigés et répandus dans le reste du monde (éd. GF, p. 95), ce qui confère à l'omniscience dont dispose le régime de la Nouvelle Atlantide un caractère authentiquement surnaturel.

Par ailleurs, le tout premier message venu de Bensalem que reçoivent, par écrit, les voyageurs de la fable imaginée par Bacon est rédigé en quatre langues, hébreu ancien, grec ancien, latin classique et espagnol, dont les naturels de l'île ont eu connaissance par des voies non moins mystérieuses, car on ne voit pas, de prime abord, comment ils ont pu acquérir de telles compétences linguistiques dont ils n'ont d'ailleurs pas l'usage dans le cadre bien délimité de leur île où ils continuent à parler entre eux leur langue propre qui, elle, reste ignorée du reste du monde. Ceci ne manque pas d'étonner leurs visiteurs qui, lorsqu'ils sont autorisés à poser des questions, font part de leur perplexité à ce sujet :

« Qu'ils eussent connaissance des langues, des livres et des affaires de pays qui sont situés à une telle distance de chez eux, voilà une chose que nous ne pouvions en aucune façon comprendre. Car, nous semblait-il, c'est un attribut et une propriété des pouvoirs divins, des êtres divins, que de rester cachés et inaperçus des autres êtres, quand, inversement, ces derniers n'ont aucun secret pour eux et sont en pleine lumière. » (éd. GF, p. 97)

Comment Bensalem a-t-elle réussi à rester inconnue du reste du monde, un monde dont, par ailleurs, elle semble tout savoir, nul aspect important de sa réalité ne devant lui échapper ?

La réponse à la première partie de la question est la suivante :

« Ce même roi (Solamona) était désireux de faire aller de pair les considérations humanitaires et les considérations politiques. Pensant qu'il était contraire à l'humanité de retenir ici des étrangers contre leur gré, comme contraire à la politique de les laisser repartir chez eux et faire ainsi connaître l'existence de cet Etat, il prit le parti suivant : il ordonna que tous ceux, parmi les étrangers qui auraient reçu l'autorisation de débarquer, qui voudraient par la suite quitter l'île le pourraient à tout moment, mais qu'en revanche tous ceux qui désireraient rester seraient assurés que l'Etat leur donnerait les meilleures conditions matérielles et financières. En cela, il sut prévoir remarquablement puisqu'à ce jour, quand tant de siècles se sont écoulés depuis cette réglementation, nous n'avons pas souvenir d'un seul bateau qui soit reparti vers sa patrie. Et treize personnes seulement, en tout, choisirent de rentrer chez elles à bord de nos navires. Ce que ces quelques personnes ont éventuellement raconté à l'étranger, je l'ignore. Peu importe, d'ailleurs : vous imaginez bien que cela a forcément été pris, là où elles abordèrent, pour un rêve. Quand aux voyages que nous étions, nous, susceptibles d'entreprendre vers d'autres contrées, notre législateur jugea bon de les soumettre aux plus grandes restrictions possibles. » (éd. GF, p. 104)

Dans sa grande sagesse, qui rivalise avec celle du roi Salomon et se situe à une distance maximale de la manière dont un certain Hortefeux gère aujourd'hui les affaires de son ministère, Solamona a trouvé le moyen de concilier le droit naturel de chacun à circuler librement avec les nécessités de réglementer les transferts de population. A Bensalem, on n'attire pas les étrangers, mais quand ils arrivent, poussés par le hasard des vents marins, on les reçoit aimablement, en prenant toutefois un maximum de précautions et en les soumettant à un examen attentif ; et, s'ils veulent ensuite, lorsqu'ils ont repris des forces, rentrer chez eux, on ne les en empêche pas, et

même, s'ils persistent dans leur intention, on les raccompagne ; mais on s'arrange pour qu'ils en aient le moins possible l'envie, et on les incite à s'installer durablement à Bensalem, en renonçant d'eux-mêmes à leur statut d'étrangers, ce pour quoi on leur apporte toutes les aides nécessaires ; autrement dit, on pratique à leur égard une politique de libre assimilation, qui, tout en finançant largement leur séjour, constitue finalement le moyen le moins coûteux pour préserver la stabilité de l'Etat : il n'est interdit à personne de devenir bensalémien s'il en a envie, et même on y est fortement encouragé. Et, à en croire la déclaration qui vient d'être citée, ça marche : treize personnes seulement en près de deux mille ans n'ont pas souhaité s'installer à Bensalem et sont reparties chez elles ; et ces treize personnes, soit moins d'une par siècle, n'ont guère eu de chance se faire entendre lorsqu'elles ont entrepris de propager dans le reste du monde les secrets de Bensalem, qui de ce fait maintiennent la garantie de rester bien gardés. Au terme du récit de Bacon, ou plus exactement là où celui-ci a jugé bon de l'interrompre, le Père de la Maison de Salomon, le dernier interlocuteur auquel aura eu affaire le narrateur du récit, auquel on doit les informations qui en forment la matière, lui adresse cet ultime message :

« Que Dieu te bénisse, mon fils, et qu'il bénisse le récit que je viens de faire. Je t'accorde la permissions de le faire connaître pour le plus grand bien des autres nations : nous, ici, nous sommes dans le sein de Dieu, une terre inconnue du reste du monde. » (éd. GF, p. 132)

Propos généreux, mais ambigu, qui, replacé dans la logique de la politique initiée par Solamona, peut s'interpréter de la façon suivante : racontez ce que vous voulez sur nous, dans un but d'édification universelle, car les innovations propres à la culture de Bensalem méritent amplement d'être divulguées ; nous n'en sommes et demeurerons pas moins inconnus, et nos secrets seront préservés, car il est difficilement envisageable que l'on puisse accorder, au premier degré, un quelconque crédit à vos révélations, qui seront cataloguées comme relevant de l'ordre de la pure fiction, et en conséquence comme se rapportant à un ailleurs imaginaire sans équivalent dans la réalité. On ne saurait mieux faire comprendre que *New Atlantis* est, en soi, quelque chose de tellement fabuleux qu'on n'a pas besoin d'estimer qu'il existe effectivement pour s'y intéresser et le prendre au sérieux, ce qui est la meilleure définition possible du discours utopique. C'est comme si Bacon, ici, interpellait son lecteur en lui disant : croyez moi ou ne me croyez pas, c'est en fin de compte indifférent, et ne porte en rien atteinte à la portée de mon récit ; celui-ci évoque « une terre inconnue du reste du monde » et qui doit le rester, sinon sur le plan d'une évocation purement fictionnelle, dont la valeur ne peut se faire reconnaître qu'au second degré.

Par ailleurs, la politique initiée par Solamona se révèle finalement plus restrictive à l'égard des naturels de l'île qu'à l'égard de ceux qui y débarquent inopinément. Leur droit à voyager à l'extérieur est en effet soumis à des contraintes extrêmement strictes qui, dans la plupart des cas, s'apparentent à une pure et simple interdiction. Ce qui n'empêche que les bensalémiens soient on ne peut plus attentifs à ce qui se passe au dehors, dont ils ont le souci de se tenir parfaitement informés, et ceci non par une vaine curiosité, mais parce qu'ils pressentent que leur mode de vie, pour se maintenir et se développer, a besoin de la totalité des moyens offerts ici ou là dans le vaste monde, qu'ils ne peuvent se permettre d'ignorer. Leur problème est donc de concilier leur désir de maintenir leur parfait isolement, qui les protège, tout en profitant de ce que l'extérieur peut leur apporter de meilleur, problème auquel Solamona a également trouvé la solution appropriée, dont le responsable de la Maison des étrangers consent à révéler le principe, qui est le suivant :

« Quand le roi eut interdit à quiconque de naviguer en toute région située en dehors de son empire, il décréta néanmoins que tous les douze ans devraient être envoyés à l'étranger deux navires équipés pour plusieurs voyages. A bord de chaque navire se trouverait une délégation de trois Frères, membres de la Maison de Salomon. Leur mission avait pour seul but de nous faire connaître les affaires et l'état de pays où on les envoyait, et notamment tout ce qui pouvait concerner les sciences, les arts, les techniques et les inventions du monde entier. Des livres, des instruments et des modèles de toutes sortes devaient en même temps nous être rapportés. Il fut également prévu que ces navires, après avoir amené les Frères à bon port, s'en reviendraient, tandis que les Frères resteraient à l'étranger jusqu'à la mission suivante. Ces navires ne transportent que des réserves de vivres ainsi qu'une bonne quantité d'or laissée à la disposition des Frères, pour l'achat de toutes les choses qu'ils jugeraient nécessaires comme pour la rétribution des personnes qui pourraient l'avoir méritée. Quant à vous dire comment on veille à ce que le commun des matelots ne se

trahisse pas à terre ; comment ceux qui débarquent pour un laps de temps quelconque se cachent sous une nationalité d'emprunt ; ou vous dire quelles ont été jusqu'à présent les diverses destinations de ces voyages ; quels lieux de rendez-vous sont fixés avec la nouvelle expédition qui doit les ramener ; et toutes les autres circonstances de ce genre qui regardent le côté pratique de l'entreprise : voilà ce qu'il ne m'est pas permis de faire – d'ailleurs, vous n'en avez probablement pas le dessein. Ainsi, voyez-vous, nous maintenons donc un commerce, non pour nous procurer de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, des soieries, des épices ou d'autres commodités matérielles, mais pour la première Œuvre de Dieu, qui fut la Lumière : pour recueillir la lumière, dis-je, en quelque partie du monde qu'elle croisse. » (éd. GF, p. 107-108)

En clair, ces razzias systématiques, menées sous l'initiative et l'autorité de l'Etat de Bensalem qui fournit les moyens nécessaires à ce commerce clandestin, en fixe les objectifs, et contrôle leur réalisation, permettent de pratiquer à grande échelle, et dans une extrême opacité, un espionnage scientifique et industriel en vue de récupérer, d'où qu'ils viennent, les différents apports à la civilisation humaine, qui trouvent dans la Nouvelle Atlantide le terrain le plus favorable à leur exploitation, ce qui fait d'elle une sorte de régime pilote, dont les activités ont besoin pour se poursuivre de s'envelopper dans un maximum de discrétion et de secret. Lorsque le responsable de la Maison de Salomon, qu'ils rencontrent plus tard, explique à ses interlocuteurs ébahis le fonctionnement de son institution, et détaille les charges et emplois de ses membres, il situe en tête de l'organigramme le groupe, représentant un tiers du total de ses membres, constitué par ceux qu'il appelle les « Les marchands de Lumière » (*merchants of light*),

« douze collègues qui voyagent à l'étranger et qui nous rapportent des livres, des échantillons et des exemples d'expériences de toutes les régions du monde, ceci en se faisant passer pour des gens d'autres nationalités, puisque nous cachons la nôtre. » (éd. GF, p. 129)

Étranges marchands, qui pratiquent un « commerce » sans réciprocité : s'ils achètent, sans regarder au prix, les informations qui leur paraissent en valoir la peine, ils se gardent bien d'en vendre. La métaphore de la lumière, comme celle de l'œil que nous avons déjà rencontrée, renvoie sans doute à une inspiration rosicrucienne : mais il s'agit d'une bien curieuse lumière, qu'on cherche par tous les moyens à accaparer, ce pour quoi il faut s'entourer d'ombre et de mystère, en se gardant de se montrer au grand jour et de déclarer ses desseins, ce qui en compromettrait la réussite ! Par ce biais, le récit de Bacon pourrait être rapproché de certains romans de John Le Carré : il cultive une même ambiance de dissimulation et de feinte, sur fond, comme on l'a dit, de secret.

Pourquoi Bacon a-t-il pris la peine d'expliquer en détail le dispositif très particulier, et fort peu défendable au point de vue de la morale courante, dont se sert Bensalem pour régler et stabiliser ses rapports avec le monde extérieur ? Qu'est-ce qui l'a conduit à estimer ce point suffisamment important pour qu'il le retienne lorsqu'il a sélectionné les quelques aspects du régime utopique qu'il avait l'intention de mettre en valeur, en abandonnant les autres, comme par exemple le fonctionnement des institutions politiques et économiques que, à la différence de More, il a laissé systématiquement dans le vague ? Quelles raisons l'ont amené à leur consacrer une partie du précieux temps indispensable par ailleurs à l'exploration de la *Sylva Sylvarum*, c'est-à-dire à la révélation des secrets cachés de la nature ? La réponse se trouve ici dans la question : la description des pratiques d'espionnage en usage à Bensalem, qui font des dignitaires de sa Maison de Salomon des sortes de corsaires d'Etat, pour qui tous les moyens sont bons en vue de pomper et de stocker la « lumière », d'où qu'elle vienne, plonge directement le lecteur de *New Atlantis* en pleine *Sylva Sylvarum*. Le grand corps scientifique qui constitue l'œil de la civilisation utopienne, et à son image cette civilisation même dans son ensemble, est ordonné sur le modèle de la société secrète, qui pousse partout ses ramifications, sans qu'on s'en rende compte. Bensalem est située très loin, dans une partie du monde en grande partie inaccessible, ce par quoi elle présente les caractères d'un « nulle part » ; mais elle est aussi toute proche, par l'intermédiaire de ses émissaires qui, dissimulés et masqués, nous observent en permanence, à l'affût de tout ce qu'ils peuvent récupérer à leur profit, sans même que nous en ayons conscience : elle est à la fois ailleurs et partout, omniprésente à travers son absence même. C'est la raison pour laquelle, comme cela a déjà été signalé, la Nouvelle Atlantide ne se place pas en rupture par rapport à tout ce qui est connu, de l'autre côté

d'une limite nettement tracée : il faut dire plutôt qu'elle se tient en arrière de ce qui existe, sous forme d'une potentialité omniprésente que nous devrions nous exercer à mieux voir, en l'arrachant à l'ombre dans laquelle elle s'enveloppe par précaution, de même que, dans les profondeurs ombreuses de sa *Sylva Sylvarum*, la nature cache bien ses secrets, qu'il faut faire effort pour les lui dérober un par un, en l'espionnant, grâce aux moyens offerts par la méthode expérimentale.

(à suivre)

©Pierre Macherey